

## *Le désir de l'âme pour le corps*

Justin Neaume des Chus

*En effet, certains disent que [le corps (σῶμα)] est le tombeau (σῆμα) de l'âme, comme si elle y était en ce moment ensevelie*<sup>351</sup>.

Les enseignements des sages sont souvent doubles. Les dés pipés qu'ils concèdent aux profanes suscitent bien souvent le questionnement. Parmi ces doctrines que nos intelligences encore trop sombres comprennent improprement et jugent contradictoires, la question du désir de l'âme pour le corps est l'une des plus prégantes. En effet, le même enseignement est trop fréquemment compris tantôt comme un plaidoyer pour le rejet total du corps – pensons aux mystiques –, tantôt comme un panégyrique exclusif de l'incarnation corporelle – songeons à la résurrection chrétienne. La question est complexe et a fait couler beaucoup d'encre, du mythe de Tantale, âme damnée à tout jamais privée de corps rêvant continuellement d'une sustentation charnelle définitivement perdue, au mythe platonicien de la caverne, où les ombres corporelles ne sont que les images défigurées d'une réalité supérieure.

Au IX<sup>e</sup> siècle de notre ère, le III<sup>e</sup> siècle de l'hégire, une communauté de sages qui se nommaient eux-mêmes « Frères de la pureté » (*Ikhwān al-Ṣafā'*) écrivit une œuvre monumentale et encyclopédique constituée de cinquante-deux épîtres consacrées à l'ensemble des savoirs du monde, divisées en quatre sections formant une progression propédeutique : les sciences mathématiques, les sciences du corps et de la nature, les sciences de l'âme et de l'intellect, et les sciences nomiques, divines et légales. La septième épître de cette dernière section,

---

<sup>351</sup> Platon, *Cratyle*, 400c : Καὶ γὰρ σῆμά τινές φασιν αὐτὸ εἶναι τῆς ψυχῆς, ὡς τεθαμμένης ἐν τῷ νῦν παρόντι.

intitulée *Épître sur la modalité de l'invocation à Dieu*<sup>352</sup>, aborde précisément le sujet du désir de l'âme pour le corps sous un angle traditionnel fort répandu, sous la forme d'une comparaison remarquable qui ne laisse pas le lecteur indifférent. Ce court extrait, objet principal du présent article, se situe dans une discussion entre un jeune homme et un sage<sup>353</sup>.

*Parmi les questions que le jeune homme posa à ce sage, il lui demanda également : « Fais-moi savoir la vision que les sages ont de l'état des âmes après leur séparation d'avec le corps selon les conditions que tu as dites et leur montée vers le royaume du ciel. Ont-elles le désir de ce corps, ou souhaitent-elles y retourner ? » Le sage répondit : « [Les sages] ont dit qu'il y avait un roi qui avait un fils qui lui faisait honneur, qu'il maria à une fille de roi. Les festivités du mariage furent d'une munificence digne des plus beaux mariages princiers. Il invita les familiers pour sept jours qui ne furent que repas, boissons, chants, joies et plaisirs, durant lesquels le fils du roi, assis au milieu de l'assistance sur un trône [préparé] pour lui, regardait les gens tout à leurs joies et leurs plaisirs.*

*Comme une partie de la nuit s'était écoulée et que la plupart des gens dormaient, le [prince] se leva de son trône pour entrer dans la chambre et se retirer avec sa jeune épouse. Or il se fit que, une nuit, comme tous les gens de l'assemblée dormaient, ivres, le jeune homme se mit à marcher dans la maison au point d'en sortir par la porte. Il s'avança dans la rue, et marcha jusqu'à sortir de la ville et arriver dans le désert, sans savoir où il était. À ce moment, il vit une lumière au loin et se dirigea vers elle pour s'en approcher. Il se trouva alors devant une porte close : la lumière venait de l'intérieur. Il poussa la porte,*

---

<sup>352</sup> *Rasā'īl Ikhwān al-Ṣafā'*. 1957. Édité par Buṭrus al-Bustānī. Bayrūt: Dār Ṣādir, vol. 4, pp. 145-197 : (وهي : الرسالة السابعة من العلوم الناموسية والشرعية في كيفية الدعوة إلى الله (وهي : الرسالة الثامنة والأربعون من رسائل إخوان الصفاء)

<sup>353</sup> Pages 162-164.

*et y trouva des gens endormis étendus à droite et à gauche, chacun enveloppé dans un voile. Il pensa que c'était là la chambre de son épouse et que ceux qui dormaient étaient ses servantes et ses serviteurs. Il se mit à les appeler, et pas un ne répondit. Il pensa que c'était dû à leur trop forte ivresse. Il se mit à chercher son épouse parmi eux, jusqu'à ce que sa main tombât sur une [femme] dont le vêtement était plus délicat que les autres, et dont l'odeur était plus agréable. Il pensa que c'était son épouse, se coucha à côté d'elle et l'étreignit. Il passa la nuit à l'embrasser, à boire sa salive et à s'en délecter : il n'y avait, s'imaginait-il, pas meilleur plaisir que celui dont il jouissait présentement.*

*Au matin, lorsque son ivresse se fut dissipée, il appela les serviteurs, mais aucun ne répondit. Il se mit à mouvoir son épouse, mais elle ne lui répondit pas ni ne s'éveilla. Comme la situation durait, il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans un sarcophage délabré, et tous ceux qui, [pensait-il], dormaient [dans la pièce] étaient des cadavres inanimés. Lui-même se trouvait à côté d'une vieille femme morte depuis peu. Elle était couverte d'un linceul récent et de baumes encore frais, et suintait du sang et du pus ; ses vêtements, son corps et son visage étaient tout souillés de ce sang, de ce pus, de ces immondices. Lorsqu'il vit cela, il fut terrifié, et l'horreur de la situation lui apparut<sup>354</sup>. Il se leva, effrayé, chercha la porte et sortit en s'enfuyant furtivement, par crainte que quelqu'un le vît en cette forme et cet état. Il alla chercher de l'eau pour se laver. Arrivé à un fleuve, il enleva ses vêtements pour les laver de ce sang, de ce pus et de ces immondices, tout en réfléchissant à la façon dont il avait quitté son trône et était sorti de sa demeure. Il ne savait pas en quel endroit du pays il se trouvait ni ce que ses gens avaient appris à son sujet après son [départ].*

*Il resta ainsi jusqu'à ce que quelqu'un passât sur le chemin. Quand le passant le vit, il ne le reconnut pas. Il lui dit : "Quelle est ton histoire ? Pourquoi es-tu assis dans l'eau ?" [Le*

---

<sup>354</sup> Littéralement : une affaire terrifiante lui arriva.

*prince] fut trop honteux pour lui raconter ce qui s'était passé, et lui dit : "J'ai glissé dans un tas de fumier, ce qui a sali mes vêtements. Je suis assis ici en attendant que mes gens reviennent avec des vêtements que je puisse porter.*

*– Les gens sont occupés, ils ne se soucient pas de toi, lui répondit le passant.*

*– Que leur est-il arrivé ? répliqua [le prince].*

*– Ils disent, répondit [le passant], que le fils du roi a été enlevé par un djinn sinistre, et ils sont tristes à cause de cela, et fort navrés de l'avoir perdu.*

*– J'ai des informations concernant le fils du roi, lui dit [le prince]. Peux-tu me prêter tes vêtements et ta monture afin que je puisse y aller et leur apporter une bonne nouvelle ? Nous partagerons en deux la récompense de cette nouvelle."*

*L'homme lui donna une partie des vêtements qu'il portait, le fit grimper sur sa monture et l'envoya à la demeure du roi. Le jeune homme y entra furtivement par la porte de la chambre. Lorsqu'on le vit, on se réjouit et on lui demanda ce qui lui était arrivé. Il dit : "L'histoire est longue, je vous la raconterai une autre fois. Retournez à ce que vous faisiez." Tous retournèrent à leurs plaisirs et leurs joies, plus grands encore qu'ils ne l'étaient auparavant. »*

*Ensuite, le sage dit au jeune homme : « Qu'en dis-tu ? Qu'y vois-tu ? Ce jeune homme a-t-il voulu retourner dans le sarcophage après que Dieu – qu'il soit exalté – l'eut sauvé de son séjour de cette nuit ? A-t-il désiré l'embrasser, je veux dire cette vieille femme morte, une autre nuit ?*

*– Non.*

*– C'est ainsi que les sages considèrent les âmes après leur séparation d'avec les corps et leur ascension vers le royaume des cieux. Elles ne désirent plus ce corps, elles ne veulent pas revenir à lui. Au contraire, y repenser les répugne, elles sont dégoûtées en le faisant et en se le rappelant, comme l'âme du*

*jeune homme fut dégoûtée en se rappelant son séjour de cette nuit dans le sarcophage et la honte qu'il aurait encourue auprès des fils de roi s'ils savaient ce qui lui était arrivé. »*

Cet extrait est à l'ordinaire compris comme un plaidoyer pour le rejet du corps matériel, doctrine trop souvent, bien abusivement, prêtée aux néoplatoniciens grecs puis arabes. En effet, un second regard sur ce texte, ainsi que sur la plupart des textes de ce genre, montre que cette lecture s'avère impropre, comme l'indiquent plusieurs détails subtils.

Le sujet du passage n'est pas, comme on le pense souvent, le désir de l'âme d'avoir un corps ; le jeune interroge précisément le vieillard sur le désir de l'âme pour ce corps (*hādha al-jasad*), le corps d'ici-bas, sujet à la corruption. À l'issue de son histoire, le vieillard insiste sur le dégoût de l'âme pour ce corps immonde, et non pour un corps en général. Car le jeune prince, qui représente l'âme de l'homme, désire bien un corps : il désire sa jeune épouse. Son grand roi de père voulait l'unir au plus beau des corps, et cette union devait être le sujet des plus grandes joies. Mais l'âme, sous l'effet de l'ivresse et aveuglée par la nuit, se méprend : au lieu de s'unir au beau corps promis, elle sort du palais de son père, erre jusqu'au désert et, attirée par une faible lumière, se loge dans un tombeau pour s'unir à un corps vil, la vieille femme fraîchement morte, toute suintante de sa crasse. Après sa nuit de plaisir illusoire unie à ce corps de corruption, il est donné à cette âme – toutes ne le reçoivent pas – de percevoir la bourbe de ce corps.

*Il y a peu de croyants dans le monde qui sont réellement dégoûtés par la lèpre qui les couvre et qui les empoisonne toujours plus. Tout ce qu'on pensera et tout ce qu'on dira d'eux n'ajoutera et ne retranchera rien à ce qu'ils sont réellement* <sup>355</sup>.

---

<sup>355</sup> MR XIII, 20'.

*(...) Le sage et le saint sont seuls véritablement dégoûtés par la crasse de l'immonde; le premier la sépare et la rejette ici-bas, le second patiente avec elle jusqu'au temps du jugement général* <sup>356</sup>.

Car, ce corps-là est bien le tombeau de l'âme, il est cette prison qui la retient tout illusionnée d'un plaisir charnel souillé, comme enivrée.

*Quand on dit que le corps est une prison pour l'âme, c'est du corps porcin dont on parle* <sup>357</sup>.

Mais ce jeune prince, cette âme, reçoit un don plus grand encore. Il peut se séparer de ce corps, fuir l'étreinte de la vieille femme pestilentielle. Cette séparation est terrifiante (*hāla wawarada* 'alay-hi amr muhawwil), car il voit sa condition, et sa séparation d'avec le corps est une mort véritable. Mais elle n'est pas la mort du damné, car le prince peut ensuite trouver une rivière où se laver de l'impureté que la vieille femme lui a communiquée, de la souillure de ce contact qui lui a causé un dégoût profond. Cependant, il faut se garder ici de comprendre que l'âme est dégoûtée de tout corps.

*(...) L'homme érudit est celui qui a abandonné la matière grossière, ce qui ne veut pas dire que nous devons nous séparer de nos sens; c'est l'homme tout entier qui doit devenir subtil, sens compris, car sans eux, il n'y a pas de connaissance possible. Il y a une certaine tentation qui nous pousse à nous évader de nos sens, car leurs vices nous dégoûtent. Or privés de ces sens, nous ne pouvons plus que rêver* <sup>358</sup>.

C'est là qu'entre en scène un passant sur une monture. Ce passant nous semble être le maître venu délivrer l'âme pour l'amener à son vrai corps. Le texte précise : « Il resta ainsi jusqu'à ce que quelqu'un passât sur le chemin. Quand le

---

<sup>356</sup> MR XIII, 32.

<sup>357</sup> E. d'Hooghvorst, Commentaire oral du 20/11/1964 (notes privées).

<sup>358</sup> E. d'Hooghvorst, Commentaire oral des hypographes du MR 13, entre le 23/11/1972 et le 15/02/1973 (notes privées).

passant le vit, il ne le reconnut pas. »<sup>359</sup> Le texte est subtil et trompeur. À la première lecture, on comprend que le passant, sujet du grand roi, ne reconnaît pas le prince, mais l'arabe peut se lire autrement : ce n'est pas le passant qui ne reconnaît pas le fils du roi, mais bien l'inverse. Tel Dante ne reconnaissant pas le grand maître Virgile au premier abord<sup>360</sup>, tel le prisonnier dans la caverne s'agitant face à son libérateur inconnu<sup>361</sup>, l'âme ne reconnaît d'abord pas le maître qui vient sur sa monture. C'est pourtant ce passant qui lui indique que tous le pleurent, que tous pensent qu'un djinn sinistre (*bārīḥa*) l'a enlevé, et que son épouse l'attend au palais. C'est bien lui qui, après lui avoir offert une partie de son manteau, lui fait don de son coursier, pour une éternelle récompense partagée, afin qu'il regagne le palais de son père et y retrouve son épouse. Et cette âme, heureuse élue, peut alors retourner tel le fils prodigue au palais de son père et être enfin unie à ce corps pur promis et tant désiré. La félicité qui en résulte alors est plus grande encore que celle qu'elle et les convives ressentaient avant sa chute (*ad'āf mā kānū 'alayhī*).

Ainsi, loin de prôner un rejet de tout corps, les Frères de la Pureté présentent ici une conception toute traditionnelle : la séparation de l'âme d'avec le corps corruptible et impur pour la réunir à un corps incorruptible et pur. Cette doctrine, peu l'ont exprimée aussi clairement que le savant maître EH, à qui nous

---

359 فما زال كذلك حتى مرَّ به مجتاز في الطريق فلما رآه لم يعرفه

360 Dante, *Divine comédie*, « Enfer », I, 61-81 : Mentre ch'ï rovinava in basso loco, // dinanzi agli occhi mi si fu offerto // chi per lungo silenzio pareo fioco. // Quando vidi costui nel gran diserto, // « Miserere di me, » gridai a lui, // « qual che tu sii, od ombra od omo certo ! » // Rispuosemi : « Non omo, omo già fui, // e li parenti miei furon lombardi, // mantoani per patria ambedui. // Nacqui sub Iulio, ancor che fosse tardi, // e vissi a Roma sotto 'l buono Augusto // al tempo de li dei falsi e bugiardi. // Poeta fui, e cantai di quel giusto // figliuol d'Anchise che venne di Troia // poi che il superbo Ilión fu combusto. // Ma tu perché ritorni a tanta noia ? // perché non sali il diletto so monte // ch'è principio e cagion di tutta gioia ? » // « Or se' tu quel Virgilio e quella fonte // che spandi di parlar sì largo fiume ? », // rispuos'io lui con vergognosa fronte.

361 Platon, *République*, VII, 514a à 519e.

laissons la parole pour une conclusion bien plus profonde que tout notre exposé.

*Saint Paul a dit également (1 Cor., 15, 50) : « Ce que j'affirme, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. »*

*Louis Cattiaux disait du Christ que son tombeau était vide en ce sens qu'il s'était débarrassé de la corruption du monde terrestre qui, elle, était restée dans le tombeau.*

*Thomas a touché un corps, mais il n'a pas dit que c'était le même corps. Il est évidemment curieux qu'il ait reconnu le Christ à ses plaies, alors que le corps du Seigneur ressuscité n'est pas le même que le corps corruptible. Il y a là une énigme que nous devrions essayer de résoudre.*

*Ce qui ressuscite, c'est notre corps dans ce qu'il a de pur et de substantiel. En cabale, on dit que la parole est ce qui est de plus corporel et de plus subtil. Quand on dit que Thomas a touché le corps du Christ, cela signifie qu'il a été enseigné dans l'école du Seigneur ; car il n'y a pas d'enseignement en dehors des sens.*

*Certains philosophes hermétistes estiment qu'il n'y a pas de connaissance sans les sens, car la connaissance est sensible et corporelle. Ainsi, nous nous séparons radicalement des doctrines qui sont désincarnées et dans lesquelles l'homme spéculait mais ne connaît pas. Nous sommes, au fond, les plus matérialistes qui soient, et nous suivons en cela la leçon que Jésus-Christ a donnée à Thomas, car nous disons qu'il n'y a pas de connaissance sans les sens. Mais n'oublions pas que pour être jugé digne de connaître, Thomas avait d'abord dû suivre le Seigneur pendant toutes les années de sa vie publique.*

*Nous aurions grand intérêt à étudier ce que dit saint Paul de la résurrection, car il est peut-être celui qui a été le plus indiscret sur les mystères du christianisme* <sup>362</sup>.

---

<sup>362</sup> E. d'Hooghvorst, Commentaire oral des épigraphes du *MR* 27, le 04/10/1969 (notes privées).